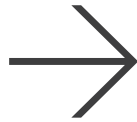


# EL ANATSUI / LYNETTE YIADOM-BOAKYE : BLACK ART MATTERS



**EL ANATSUI. EN QUÊTE DE LIBERTÉ**

CONCIERGERIE, PARIS  
JUSQU'AU 5 AVRIL 2021  
COMMISSARIAT : N'GONÉ FALL

**LYNETTE YIADOM-BOAKYE. FLY IN LEAGUE WITH THE NIGHT**

TATE BRITAIN, LONDRES  
JUSQU'AU 9 MAI 2021

EN OCCUPANT LE DEVANT DE LA SCÈNE LORS DE LA BIENNALE DE VENISE EN 2019, LE PREMIER PAVILLON DU GHANA CONSTITUAIT UN VÉRITABLE CHOC ESTHÉTIQUE. AU HASARD DE LA PANDÉMIE, LA CONCIERGERIE À PARIS EN EXTRAIT L'ART DU MÉTAL D'EL ANATSUI TANDIS QUE LA TATE BRITAIN À LONDRES EXALTE L'ART DU PORTRAIT-QUI-N'EXISTE-PAS DE LYNETTE YIADOM-BOAKYE. PAR EMMANUEL DAYDÉ



El Anatsui. *Timespace*. 2014, aluminium, fil de cuivre, 325 x 495 cm. Courtesy de l'artiste et October Gallery, Londres.

« Que nous le voulions ou non, écrit Simon Njami, ancien rédacteur en chef de *Revue noire*, dans *Histoire, histoires*, l'Afrique — cet étrange *trop proche* — fait désormais partie de la mémoire collective du monde. » *Revue noire* n'a jamais voulu faire « autre chose que montrer, montrer et montrer encore... sans chercher à victimiser le continent africain et son corollaire, à culpabiliser une Europe jadis colonisatrice », rappelle Jean-Loup Pivin, directeur de publication. Sous la conduite de sa commissaire générale N'Goné Fall, longtemps directrice de rédaction de *Revue noire* (qui écrivait prophétiquement, lors d'un reportage en 1998, que « Luanda, quelque part en Angola, lance des défis, agresse les indécis, joue à cache-cache et s'enivre des bruits du monde »), la *Saison Africa2020* veut défendre une Afrique jeune et connectée qui règne au royaume de l'immatériel. Revendiquant l'innovation dans tous les domaines, cette brillante saison de l'esprit oublie parfois le cœur — et ses raisons que sont les trésors vivants. C'est pourtant le mélange des âges et des genres, où les spectaculaires triples projections de John Akomfrah donnaient la réplique aux rideaux métalliques jaunes d'El Anatsui, tandis que les portraits photographiques des années 1950 de Felicia Abban dialoguaient avec les effigies peintes de la jeune Lynette Yiadom-Boakye, qui avait rendu si maîtrisé le premier Pavillon du Ghana, présenté à la Biennale de Venise en 2019.

Si El Anatsui, 76 ans, a l'insigne honneur d'ouvrir — quand ce sera possible — *Africa2020*, c'est parce que celui qu'on surnomme « Le prof » a le mérite d'avoir dédié toute sa vie aux jeunes générations depuis plus de 40 ans au Nigeria. « On a beau jeu de parler d'une culture universelle, avertissait l'Africain *multiversel* (comme il aime à se qualifier) dans *Revue noire*, si une culture est dépourvue de vigueur, elle ne peut apporter une contribution efficace au développement universel. Et c'est peut-être la raison pour laquelle il est dangereux pour un artiste de se débarrasser trop vite de son héritage pour endosser un autre vernis culturel qui lui reste étranger. » Né au Ghana d'un tisserand Ewé produisant des pagnes traditionnels (les *kenté*), et formé aux techniques de la céramique et de la poterie avant d'aller enseigner en 1975 à l'Université de Nsukka au Nigeria, El Anatsui sait où il va parce qu'il sait d'où il vient. Issues de la pratique du recyclage et du détournement d'objet, ses tentures sublimes et dérisoires de capsules et de canettes concassées, tout comme ses tailles de bois marquées au feu, transforment le commerce mondial qui saigne le continent africain en d'immenses oriflammes de feu et de sang, où beauté rime avec destruction. Malgré une présence trop peu remarquée dans *les Champs de la sculpture* aux Champs-Élysées en 2000 — pour laquelle je me souviens avoir dû

batailler —, son intervention sur le Palazzo Fortuny en 2008, qu'il sertit d'une immense, lourde, byzantine et précieuse tenture dorée déchirée, faite de capsules de bouteilles aplaties et reliées entre elles par des fils de cuivre, lui vaut le Lion d'or pour l'ensemble de son œuvre à la Biennale de Venise en 2015. Recherchant l'esprit des lieux et des lois, El Anatsui transfigure aujourd'hui la Seine en deux bras textiles animés par une vidéo. Aux murs du palais des rois capétiens, il suspend six grandes draperies métalliques de capsules de bouteilles d'alcool et de lames de canettes de soda. Désirant symboliser « des portes ouvrant sur un champ infini de possibles », l'artiste dispose une cinquantaine de pierres sous les voûtes gothiques, « telle une haie d'honneur », afin d'observer le temps qui passe et, peut-être, les fantômes de Philippe le Bel, Marie-Antoinette ou Danton...

Née à Londres de parents ghanéens en 1977 (l'année punk) et nominée en 2013 au Turner Prize (l'année où Laure Prouvost l'emporte), l'artiste et poète Lynette Yiadom-Boakye peint aussi ses propres fantômes en réalisant, en une journée chrono, des portraits imaginaires et raffinés de figures noires inventées, nus pieds et issues de milieux modestes mais qui jaillissent d'un néant public entre ombre et lumière, tels des rois et reines de Vélasquez. Manipulant l'art de la politique-fiction, la reine du *blackface* prétend pouvoir réinventer le concept de race à sa guise. « Si vous choisissez la peinture, vous avez intérêt à avoir une sacrée bonne raison, confesse la jeune femme. Comme j'ai toujours été plus intéressée par la peinture elle-même que par les gens, peindre d'après nature n'était pas quelque chose qui m'attirait. Il y a vraiment quelque chose de spécial dans la peinture à l'huile : c'est sale, charnu et totalement imprévisible. Grâce à elle, je peux peindre les choses que je ne peux pas écrire. » Éloignés de la réalité et comme situés hors du temps, ses malgré moi de personnages se retrouvent investis du pouvoir de refaire à toute vitesse une histoire de l'art blanche, de Watteau à Sargent. Confinée chez elle au printemps dernier et incapable de rallier son atelier, Lynette Yiadom-Boakye a continué de travailler façon Prince, son idole, à ses *vaccins pour l'âme* (« comme si vous deviez mourir le lendemain ») en réalisant chez elle de petites toiles, que la Tate expose aux côtés de 70 grands formats. Comment ne pas voir une réponse au meurtre de George Floyd dans *A Hatred in May*, où une Electre noire pointe son doigt vers le ciel comme pour appeler les Furies à venir venger son frère assassiné ? *Black art matters*. ■

Lynette Yiadom-Boakye.  
*Few Reasons Left To Like You*.  
2020, huile sur lin, 90 x 70 cm.  
Courtesy de l'artiste, Corvi-Mora,  
Londres et Jack Shainman Gallery, New York.

## À LIRE

### REVUE NOIRE.

#### *Histoire, histoires*.

Jean-Loup Pivin, Simon Njami,  
Pascal Martin Saint Leon  
et Bruno Tilliette.  
Éditions Revue noire – 45 €

